

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 179

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Les gardes sont réglées, tout le monde les fait, sinon au pays. Personne ici n'est exempt; les prêtres, les nobles, les conseillers, les veuves, tous payent, ce qui revient à un florin chacun; tandis que ci-devant, il en coûtait à un bourgeois pour ses gardes, deux livres à deux livres dix sols. Le Chapitre de Moutier Grandval donne pour tous ses supplots annuellement quarante quatre livres pour décharger la Bourgeoisie des gardes ou autres prestations.

Arrivée des troupes autrichiennes
dans notre Principauté.

Son Altesse vient d'envoyer une déclaration qui a été lue en chaire par tous les curés, à la messe de paroisse le 19 mars 1791, fête de St Joseph.

Cinq cents soldats sont arrivés à Delémont vers les quatre heures de l'après midi du 19 mars, le jour de la St Joseph, environ 450 fantassins et les autres, des dragons ou chasseurs à cheval. L'infanterie avec l'habit blanc et coiffée de petits bonnets de cuir non ciré. Les dragons, habit vert et revers rouges; ils ont des chapeaux ceux-là et des grandes moustaches. Ils ont aussi avec eux deux ou trois canons; les canonnières ont un habit mêlé, tirant sur le brun mêlé de blanc et revers rouges et un petit chapeau comme on en portait il y a quinze ans, avec un bord jaune. Ils sont arrivés ici

faisant compassion et pitié, ils étaient si sales et si las, qu'ils ne pouvaient plus marcher. Cinquante hommes déterminés et bien armés les auraient réduits net comme rien, tant ils étaient abattus. La Bourgeoisie de Delémont a formé un piquet de vingt hommes à cheval avec uniforme bleu et rouge, comme on a ici depuis le règne du Prince Frédéric de Wangen, qui avait mis tout le monde sur le pied de milice réglée dans la Vallée. Les baillages allemands et la ville de Porrentruy portaient l'habit rouge avec revers blancs. C'était Joseph Métille qui était porte-enseigne.

Les gens de Delémont sont allés au devant des Autrichiens jusqu'à Soyhières, à l'endroit appelé les *Planches de Soyhières*. Quand les Autrichiens ont vu les nôtres, ils sont venus saisis et pâles comme la mort. Ils ont tout de suite porté la main à leurs sabres et aux fusils, mais on les a vite rassurés. Quand ils ont été près du jardin de M^{me} de Verger un autre piquet de notre infanterie est arrivée en leur criant « qui vive ! — halte; quel régiment êtes-vous ? » nos cavaliers qui étaient à leur tête ont répondu : « *régiment de Delémont* ». Tout cela s'est dit en allemand et ils ont fait leur entrée en rangs à Delémont, tambour battant, les dragons le sabre à la main, de même que les nôtres, et notre infanterie était en file en haut du marché avec un tambour, un fifre et un des drapeaux de la ville à leur tête. Quand les dits soldats ont été devant la cour du Prince, ils se sont formés en file sur trois rangs et là ils ont présenté les armes à nos Messieurs les Aristocrates, grand baillif et autres, après quoi ils sont entrés dans la leur. On leur a donné à chacun deux livres de pain, et on les a partagés dans tous les cabarets où l'on doit faire cuire pour chacun une livre de viande. Chaque homme a reçu une chopine

de vin qu'on leur a porté depuis la Cour du Prince. Le commandant et les officiers ont soupé chez Pallain, receveur de son Altesse avec tous nos Messieurs, les officiers de Son Altesse étant à Delémont, tels que tous les de Rinck, de Mahler, qui étaient allés à la rencontre des troupes impériales jusqu'à Bale.

Tout d'un coup voici l'ordre qui vient qu'il fallait partir sur le champ. Les voituriers d'ici étaient commandés pour mener leurs équipages et prendre dessus ceux qui ne pouvaient plus marcher jusqu'à Porrentruy. Ceux des baillages allemands les avaient amenés jusqu'ici, à la réserve des canons et des munitions, dont les chevaux appartiennent aux dites troupes. Les soldats n'étaient pas trop contents de cet ordre, car ils comptaient bien coucher à Delémont. On avait porté de la paille sous la maison de ville dans tous les appartements pour les coucher, de même qu'à la Cour qui en était aussi toute remplie. Cependant il a fallu qu'ils partent à dix heures du soir. Les voituriers d'ici ne voulaient pas y aller. Ils craignaient de revenir par Cornol, parce qu'on disait que les Ajoulots les attendaient pour le lendemain. Les uns disaient que c'était ce qui avait déterminé le commandant à partir pendant la nuit pour tromper les Ajoulots dans leur attente, et être au point du jour à Porrentruy. C'était le meilleur moyen pour éviter une rencontre avec les Ajoulots. D'autres disaient que c'était à cause que ses soldats étaient trop las, et que la plus grande partie était blessée aux pieds et que s'il attendait au matin ils seraient encore plus faibles. C'est qu'en effet il faisait le plus beau temps du monde, il faisait chaud comme en été. Ils sont arrivés à Porrentruy vers les sept heures du matin.

Les voilà cantonnés dans le collège, sur

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 78

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

XVI.

A peine arrivée dans sa chambre, Mlle Hedjer enleva sa riche parure. Négligemment, elle jetait ses bijoux dans la coupe, sur la console. Sa robe rose tendre fut rempacée par une robe du matin. Elle était trop enfiévrée pour dormir. Elle sentait qu'il était inutile de se mettre au lit, que le sommeil ne serait pas venu. La pensée de son ami d'enfance, ramenée sur les ondes harmonieuses, lui avait, de nouveau, rempli l'âme. Non, il n'était pas possible que

cette musique, qui l'avait tant charmée, ne fût pas d'Yvan de Ruloff. Elle avait cette surexcitation de tout l'être qui erre, pour ainsi dire sur le bord de la vérité, qui en a l'intuition, qui la devine, qui la respire, qui n'aura de repos qu'après l'avoir vue, après l'avoir palpée.

Elle passa un peu d'eau fraîche sur son front brûlant, et prit place, pour y réfléchir, dans un petit fauteuil, où bien souvent, elle avait rêvé. Ce dont elle était certaine, c'est qu'elle romprait avec Lucien de Romeure. Ce futur ambassadeur, qu'elle n'avait jamais réellement aimé, lui était soudainement devenu odieux. Ensuite, que déciderait-elle ? Que ferait-elle ? En travers sa route, elle voyait comme un voile de plomb barant l'horizon, un voile sombre, impossible à soulever avec ses grands plis lourds.

Elle éteignit sa lampe, qui luttait avec la lumière naissante, et s'approcha de la fenêtre. A travers les vitres claires, elle regardait le ciel qui se rougissait à l'Orient. Cette heure de l'aube était silencieuse. On n'entendait pas en-

core le bruit des promeneurs, des élégants cavaliers et des amazones qui, bientôt, monteraient l'avenue des Champs-Élysées.

Alba, immobile et rêveuse, regardait sans le voir un faible croissant de lune, qui achevait de s'évanouir devant la lumière rose envahissante.

Mais où le retrouver, le cher ami, de son enfance ? Et l'anxiété se peignait sur son visage.

L'aube faisait place à la grande lumière, la journée s'annonçait radieuse. Quelques promeneurs commençaient à paraître; ils montaient jusqu'au bois, où tout avait poussé et fleuri avec le printemps nouveau.

Alba repensait à la douce mélodie : « N'êtes-vous pas l'espérance de mon cœur ? » Elle revoyait les yeux rêveurs d'Yvan, ces yeux parlants et limpides, qui exprimaient si bien ce mélange de tristesse et de bonheur, que cause la musique à ses vrais fidèles. Elle se représentait le salon de la Bocellini, où se réunissaient les dilettanti, et surtout cette chambre du petit

les Halles, et au Château. Ils se sont emparés des portes de la ville, où il y a des soldats en sentinelles ; leurs canons sont braqués sur la place, chargés à mitraille.

Tous les députés du comité de la ville sont presque tous partis, à la réserve de l'abbé Lémann et de son frère le perruquier. Tous les autres se sont sauvés. Avant que de s'en aller, ils ont assemblé les différents corps de métiers pour leur demander puisque les troupes arrivent, « répondez-vous de nous » ? Voulez-vous nous garantir de ce qui pourrait nous arriver ? Les autres y ont répondu que oui, qu'ils répondaient d'eux et de leurs biens, pourvu qu'ils n'aient rien fait qu'en vue de ce qu'ils les avaient chargés de faire de leur part, qu'eux, les bourgeois, ils ne répondraient de rien. C'est sur cette réponse qu'ils se sont déterminés à se retirer. Il y a entre autres Renguer, secrétaire des Etats, le maître bourgeois Guélat, deux professeurs du collège, Blanchard de Boécourt (*) et Gouvier. Les deux dits prêtres et professeurs étaient du service, quoiqu'ils ne fussent pas des députés aussi bien que le Promoteur abbé Voisard (**) qui est aussi parti. Je ne nommerai pas les autres, on peut voir leur noms sur le livre qu'ils ont fait imprimer. Pour être admis dans le dit comité de Porrentruy, il fallait faire un serment des plus rudes, de garder le secret de tout ce qui s'y faisait. Il ne s'est trouvé aucun citoyen de Delémont qui voulut entrer dans ce comité. Ces messieurs avaient de trop grandes entreprises ; on assure qu'ils avaient cabalé entre eux d'ériger l'Ajoie en république, de réduire le Prince à son seul Evêché, de lui enlever tous ses droits de souverain en Ajoie et de le congédier à Delémont qui lui serait désigné comme résidence. Voilà ce qu'ont rapporté ceux qui ont été à Delémont ces jours-ci.

Maintenant que les troupes sont à Porrentruy et qu'on attend au premier jour, un commissaire de l'empereur lequel doit régler les différents griefs de notre pays, eux, les Porrentruy et autres de l'Ajoie, demandent et prétendent aussi avoir un commissaire et des troupes de France, notre pays étant allié de la France depuis le règne du Prince de Wangen, pour aussi vider et régler les mêmes griefs et

(*) C'était un ex-Jésuite qui apostasia.

(**) Voisard fut promoteur de l'Evêché de Bâle et secrétaire ducal-devant suffragant Gobel. Il fut, avec Lémann, l'un des principaux conspirateurs contre l'autorité du Prince. Traître à son souverain il fut contraint de s'expatrier.

ami infirme. Elle revoyait la volière aux barreaux d'or, où, tous deux, alors enfants, soignaient des oiseaux des îles, des bengalis ; et la coupe, sur la table, toujours emplie de fraîches fleurs ; et la chaise longue, où Yvan demeurait des heures entières, un livre en main. Les instants passés là avaient été véritablement les plus doux de sa vie. On est si heureux quand l'amitié habite dans un cœur ; c'est une si grande joie d'échanger ses pensées avec qui sait les partager !

Elle soupira. Elle venait d'ouvrir sa fenêtre ; car elle se sentait oppressée par l'émotion. Oh ! cet air pur, tiède, suave ; cette lumière, ce disque d'or du soleil à son lever ; ce beau vert des plantes nouvelles ; cette pousse des feuilles sur les arbres donnant de l'ombre sur l'avenue, que c'est beau ! Mais elle ne songeait pas à en jouir.

Le mouvement avait commencé dans la demeure du riche financier ; les jardiniers arrivaient pour emporter les plantes rares des salons ; les tapissiers déclouaient les tentures.

Mais, qu'était donc devenu Yvan ? Elle s'en était informée dès le premier jour de son arrivée. Elle était allée à leur ancienne maison de

voir qu'on n'opprime pas les sujets. Voilà ce que je viens d'apprendre de bonne part.

Les députés de Bâle sont déjà partis de Porrentruy, aussitôt que les Impériaux y sont entrés. Il sont passés par Delémont le 23 février ; les députés de Berné et de Soleure partiront aux premiers jours. On ne sait pas encore pour quelle raison ils partent si tôt. On sait de plus qu'il y en a déjà deux des villages qui sont bien resserrés dans les prisons du château de Porrentruy. Une voiture est venue chercher le lieutenant Bajol pour présider, à ce qu'on dit à l'examen et à la recherche des coupables qui ont pu avoir part dans le dit complot. Il est parti le 23 dit.

Un peloton de dragons impériaux a escorté les Balois presque jusqu'aux Rangiers, aussi bien que tous ces messieurs du Château qui viennent de nos côtés. On les fait aussi escorter par les mêmes jusqu'aux Rangiers, même le maître de poste Brodhag, lequel ne serait pas trop assuré s'il s'avisait de passer, seul par quelques villages de l'Ajoie, tel que Courgenay et Cornol.

(A suivre.)

LE BERGER DU PARADIS

I

Le bérêt de drap bleu sur l'oreille, une paire de sabots aux pieds, une autre paire à cheval sur son épaule au moyen d'une ficelle, mine réjouie et respirant la santé, Henri Chevrier — un gamin d'une dizaine d'années — revenait de la ville et, pédestrement, regagnait sa ferme.

Chemin faisant, un monsieur qu'il ne connaissait pas, guêtré jusqu'aux genoux, portant binocle, armé d'un superbe fusil de chasse et traversant les champs à quelques mètres seulement de la route, lui fit tout à coup signe de s'approcher.

L'enfant obéit.

« Vous désirez me parler, Monsieur. dit-il.

— Oui. Tu vas pouvoir me renseigner, j'espère.

— Ce sera avec plaisir, Monsieur, si je sais ce que vous me demanderez.

— Je suis presque égaré ; vois-tu. Où donc suis-je ici ?

L'avenue Velasquez. Là, elle avait appris que la mère et le fils avaient changé de demeure ; qu'appauvrie, malade, désespérée, la comtesse de Ruloff avait voulu se perdre dans Paris. Où étaient-ils, cette mère et ce fils ? Dans quelle banlieue de Paris, ou bien encore dans quel village ignoré avaient-ils abrité leurs peines ?

Et voilà qu'un grand trouble l'envahissait à cette réflexion subite.

— Je veux le revoir... mais s'il avait cessé de vivre ? Si la mort n'était pas venue le prendre, serait-il demeuré des années silencieux ? Et, pourtant, si la mort était venue achever la vie d'Yvan, elle, la petite amie, aurait reçu une lettre... un faire part. Le complet silence ne se fait pas ainsi sur les existences. Elle ne savait... elle n'était sûre de rien. Elle avait déjà interrogé son père, beaucoup d'autres aussi ; tous ignoraient la retraite, de la comtesse de Ruloff et de son fils. Eux-mêmes avaient voulu disparaître dans la paix et le silence. Mon Dieu ! comme on cesse vite, ici-bas, de parler des disparus ! Comme ils sont promptement oubliés !

(La suite prochainement.)

— Vous êtes sur les terres du domaine de l'Enfer.

— Sapristi, un fichu nom !

— C'est pourtant ainsi qu'on appelle la ferme qui se trouve derrière vous, Monsieur.

Le chasseur se retourna, jeta un rapide coup d'œil sur un ensemble de maisons basses qu'il avait en effet dépassées sans trop les remarquer et, de nouveau, questionna l'enfant :

« Tu connais le propriétaire de ce domaine ?

— Non, Monsieur, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

— Au moins, tu connais son nom ?

— Ma foi, Monsieur, je ne pourrais vous répondre avec trop d'assurance. Il n'habite pas le pays. Les uns l'appellent Gonfrette, les autres Gaufrette. Mais tous les chasseurs de la contrée ne l'estiment guère, allez !

— Ah ! vraiment. Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne lui plaît pas qu'on tire sur ses perdreaux et ses lièvres. Aussi, lorsque mon maître en parle devant moi, il ne dit jamais autrement que « cet animal de Gonfrette. »

— Alors le propriétaire de l'Enfer n'est pas à l'eau de rose, je vois cela.

— Pas trop, Monsieur.

— Vient-il quelquefois à son domaine.

— Rarement. Il y est venu pourtant l'an passé, à l'occasion de l'ouverture de la chasse.

Sais-tu s'il a été heureux ?

— J'ai entendu dire qu'à défaut de gibier, il avait fait dresser six procès-verbaux en cinq jours.

Sur cette réponse, le gamin et le chasseur éclatèrent de rire.

« Et je parierais, dit ce dernier, que ton maître a été compris dans la fourrerie.

— Précisément, Monsieur. Et bien entendu cela ne lui a pas fait plaisir de donner vingt francs au garde qui l'avait pincé.

— C'est bien, mon petit. Merci de tes renseignements. Ils pourront me servir. Et, tiens, voilà pour ta récompense.

Et même temps, le chasseur mit la main dans la poche de sa veste, en sortit quelque menue monnaie et la présenta au gamin qui, scrupuleusement, hésitait à l'accepter.

« Oh ! merci, Monsieur, merci...

— Prends quand même. Tu te paieras une pipe en sucre le jour de la prochaine foire, car j'espère bien que tu ne fumes pas encore pour de bon... Et où vas-tu de ce pas ?

— Au Paradis, Monsieur.

— Au Paradis ? A la bonne heure ! Et tu aimes mieux être là qu'à l'Enfer, bien sûr ?

Comme vous le dites, Monsieur.

— Tu as raison. Il faut mieux vivre avec les anges qu'avec le démon... C'est une ferme également, le Paradis ?

— Et une jolie ferme, Monsieur. D'ailleurs, on l'aperçoit là-bas, dans la vallée.

— Et qu'y fais-tu ?

— J'y garde les moutons, quoique, d'après mon nom, je sois plutôt destiné à garder les chèvres.

— Comment te nommes-tu donc ?

— Henri Chevrier.

— Je te prédis que tu seras un luron, toi, quand tu auras vingt ans. Allons, continue ta route. Je te retarde inutilement.

— Au revoir, Monsieur, et merci.